CLUB ALPIN FRANÇAIS

SECTION DE PROVENCE **N° 181 - 1er TRIMESTRE 1970**

1er JANVIER 1970

CLUB ALPIN FRANÇAIS

Reconnu d'utilité publique par décret du 31 mars 1882

Section de Provence

FONDÉE LE 4 NOVEMBRE 1875

1, rue des Feuillants - MARSEILLE 1er

Tél. 54-25-84 – C. C. P. Marseille 986

Permanence : Mardi, vendredi, samedi de 17 heures à 19 heures jeudi de 17 à 20 heures

SOUS-SECTION D'AIX-EN-PROVENCE

7, rue de la Glacière — Aix-en-Provence

SOUS-SECTION DE TOULON

Fédération Varoise du Patronat, 25, rue Victor-Clappier (Toulon)

★

BULLETIN TRIMESTRIEL

95me année - 1er trimestre 1970 - No 181 (3e série - Vol. XI)

1er Janvier 1970

SOMMAIRE

	Pages
Editorial	7
Chronique de la section	8
Livre d'Or des Ascensions	11
Nos soirées de projections	15
Expéditions	18
Cilo Dag 1969	24
Eboulement de la Meije orientale	26
Alerte au suicide de l'humanité, par le Docteur J. Poucel	27
Oisans	30
Altitude 3.000	35
Sous-Section d'Aix-en-Provence	37
Programme des Activités	38
Programme des sorties de ski de piste	44

Couverture : Photo J. Germanaz
Falaise du Devenson

Le numéro : 2,50 F. - Abonnement un an (4 numéros) : 10 F.

Le Président et les Membres du Comité Directeur

de la Section de PROVENCE, vous présentent leurs

MEILLEURS VŒUX POUR 1970

EDITORIAL

La récente bataille pour la conservation du Parc de la Vanoise a soulevé bien des passions. La télévision et la presse ont porté devant le public les arguments de ceux qui, peut-être innocemment, avaient cru intangibles les limites géographiques du parc, et les arguments des promoteurs qui n'avaient jamais douté que l'argent pèse toujours très lourdement sur le raisonnement sommaire des hommes.

La Fédération Française de la Montagne, le Touring-Club de France, le Club Alpin Français, les Sociétés de défense de la nature ont pris, dès le début de cette malheureuse affaire, une position nette qui n'a étonné personne. Mais on sait moins que la Fédération Française de Ski s'est entièrement associée à ceux qui se sont unis pour la défense du Parc.

L'engagement de la F.F.S. a éclairci le débat. D'un côté se trouvent les promoteurs et autres personnes intéressées qui parlent ski en pensant profit, de l'autre tous ceux qui croient à la véritable vocation du ski. C'est à nouveau la flagrante contradiction entre ceux qui, d'une façon générale, ne voient dans le tourisme qu'une industrie profitable et ceux qui y voient une salutaire évasion dans le complexe d'une nature respectée et aimée. La confusion entre l'industrie touristique et le tourisme est ainsi à nouveau mise en évidence.

Si nos institutions ne se trouvent pas grandies par les projets d'asservissement du Parc, ces derniers ont tout au moins le mérite d'avoir déclenché, sur le plan national, une profonde prise de conscience.

Je voudrais comme témoignage mentionner le remarquable éditorial

écrit par le docteur J.-P. Huber, vice-président de la Fédération Française de Ski dans le dernier numéro de "Ski Français". Le problème particulier des stations de ski y est traité avec une parfaite mesure et le problème général de l'utilité de la défense des sites est posé avec netteté.

Il existe, à l'époque actuelle, des lectures bien décevantes sur l'équipement de la montagne. Il est donc particulièrement encourageant de voir la grande Fédération Française de Ski prendre une position ferme devant les projets aberrants de destruction de la nature au profit de quelques intérêts privés.

LE PRESIDENT.

CHRONIQUE DE LA SECTION

REFUGE DE MALJASSET

Depuis le 16 octobre 1969, notre Refuge de Maljasset a été confié à la garde de Michel LONGERON (jusqu'alors chargé du Refuge Jean Coste), en remplacement de l'ancien gardien dont la gestion laissait à désirer et dont en conséquence nous avons été obligés de nous séparer.

Pendant plusieurs années, nous avons essayé patiemment mais vainement d'obtenir de ce gardien la mise en ordre demandée et, par ailleurs, nous nous sommes efforcés d'apaiser les différends qui surgissaient entre lui et les habitants de la vallée.

A notre grand regret nos efforts n'ayant pas abouti, nous avons dû prendre la pénible décision que nous aurions souhaité éviter et mettre un terme à cette collaboration devenue impossible.

Le Président.
Maurice RAMOND

NOUVELLES ADHESIONS

300597 Mme **CORDESSE Jacqueline,** 42, rue de Cluny, 13-Marseille (8e).
300598 M. **STORIONE Michel,** 14, rue Ed.-Rostand, 13-Marseille (6e).
300599 Mme **STORIONE Jacqueline,** 14, rue Ed.-Rostand, 13-Marseille (6e).
300600 M. **VERNIER Raymond,** 25, Cité Bellevue, 13-Marseille (13e).
300601 M. **SARDOU Charles,** Les Vignerolles, 13-Gignac-La-Nerthe.
300602 M. **REBUFFAT Gaston,** avenue Paul-Cézanne, Le Château de l'Oubassane, 13-Aix.
300603 M. **GAZUT Daniel,** 20, rue Courbet, 83-Toulon.
300604 M. **BEAUMELLE Denis,** 75, rue du Coteau, 13-Marseille (7e).
300605 M. **CONSTANT J.-Pierre,** E.M.P.-Cyr. 6, 13-Aix.
300606 M. **FLESIA Elio,** 2 bis, allée des Cyprés, rue R.I.C.M., 13-Aix.
300607 Mme **GIBERT Laurence,** chemin des Spels, La Rassade, 04-Manosque.
300608 M. **WAUQUIER Hugues,** E.M.P. Cie H, Cyr. 7, 13-Aix.

dre vers le camp, vers les copains qui déjà pliaient nos bagages, vers le Zab, vers Van, vers l'Europe. Mais le Kurdistan avait voulu que le dernier jour prit la valeur d'un symbole. D'une simple photographie, sortie d'un tiroir, revit toute une course ; pour nous, toujours, pour que revivent le Kurdistan, ses paysages et ses hommes, ses grandes parois rougeâtres et ses nomades fiers et hospitaliers, une tasse de thé suffira.

Marc CHABERT.

Éboulement à la Meije orientale

●

Nous avons lu avec intérêt dans le bulletin "LA MEIJE", revue mensuelle du canton de la Grave (numéro d'octobre 1969) les lignes suivantes :

« Le Dauphiné Libéré nous apprenait, samedi 6 septembre, qu'un énorme éboulement s'était produit mardi 2 septembre, dans la face sud de la Meije orientale : « Des millions de tonnes se sont abattues en direction du glacier des Etançons, sur une dénivellation de 1.400 mètres et sur une largeur de trois kilomètres... Ce phénomène, qui est l'un des plus gigantesques qui se soient produits dans les Alpes Françaises de mémoire d'homme..., etc. »

La réalité est assez différente. Une masse de rocher importante certes, mais très réduite par rapport à l'immensité de la face, s'est détachée et est tombée sur le glacier des Etançons. Pierre Paquet, gardien du refuge du Chatelleret, nous a précisé que l'on n'avait pas entendu l'avalanche de l'intérieur de son refuge. L'importance de la masse écroulée semble bien moindre que celle de l'éboulement de la Zsygmondy survenu en 1964. »

Ch. Seinturier

●

EXCURSIONNISTES...

Dans votre intérêt et celui de tous nos amis, RESPECTEZ la Végétation, les Puits et les Citernes.

LAISSEZ le lieu de votre stationnement tel que vous désireriez le retrouver : PROPRE.

Merci.

ALERTE AU SUICIDE DE L'HUMANITÉ

par le Docteur J. POUCEL
Membre de la Société Nationale de Protection de la Nature

La protection de la nature dans le cadre de l'aménagement du territoire étant l'un des principaux soucis de notre Association, nous publions ici le résultat d'une étude faite par le docteur J. Poucel.

A cette occasion, nous tenons à présenter brièvement son œuvre à nos camarades plus jeunes qui n'ont pas encore peut-être le bonheur de la connaître.

Chirurgien, il demeure un des pionniers de la chirurgie infantile.

Botaniste, il a réalisé à l'aquarelle un remarquable herbier comprenant plus de 2.100 planches.

Ecrivain, il est l'auteur de plusieurs ouvrages dans lesquels il propose un "Art de vivre" suivant les règles simples et immuables de la nature.

Marcheur infatigable, il a parcouru et fait aimer les Calanques, la Provence, l'Oisans, la Savoie...

Montagnard et grimpeur, il ouvrit le 11 novembre 1900 la voie de la Tayolle Rouge à la Candelle, première faite, s'il vous plaît, à la descente et en chaussure cloutées ! Ce fut le troisième itinéraire ouvert dans ce célèbre massif.

Enfin, pour ceux qui ont la joie de le rencontrer, il reste un ami fidèle et délicat.

A son appel, plus que jamais, tous agissons et luttons pour que la nature génératrice même de notre existence soit enfin respectée et sauvée.

M. ROUSSEL.

L'homme est-il intelligent ? Cette question fera sourire de pitié. — Mais, voyons, ne nous a-t-on pas ressassé qu'avec la cérébralisation l'Homme a substitué à l'instinct animal la raison ? qu'il est seul capable d'abstraire ? et ne voyons-nous pas les bonds prodigieux qu'accomplit chaque jour le progrès, grâce à cette arme psychique qui nous a rendus maîtres incontestés de la création, nous permettant même de déborder notre planète ?

— Sans doute. Il a, ce serait enfantin de le nier, une certaine forme d'intelligence. Mais, si vous n'êtes pas de parti pris, vous verrez qu'il n'a peut-être pas l'intelligence des choses essentielles. S'il était vraiment intelligent, il saurait que le but primordial de la vie c'est d'abord de vivre pleinement. Il n'y aurait plus de guerres. Mais il y a autre chose.

Vercors a écrit que la différence entre l'Homme et l'Animal c'est que ce dernier fait **un** avec la Nature, tandis que l'Homme fait **deux.** En d'autres termes, l'Homme est — c'est le titre de son livre — un **animal dénaturé,** c'est-à-dire qui a divorcé avec la Nature, qui s'en est retranché pour mener une vie autonome sous le signe de ses inventions étonnantes.

Peu ont réalisé la gravité de cet isolement, gravité telle qu'elle peut amener la déchéance de notre espèce, et, qui sait ? peut-être sa fin.

Ceci demande explication : entre, en haut, l'atmosphère, et en bas l'inerte partie du globe dite litho-sphère s'insinue une mince pellicule grouillante de vie, la **biosphère.** Notre orgueil a beau prétendre nous en isoler, nous en faisons partie intégrante. Nous ne sommes pas seulement sur le sol, nous en sommes des fragments. D'où tirons-nous notre substance, sinon de cette terre ? Qui nous construit, sinon elle, par son air, ses eaux, par ses animaux qui se nourrissent de végétaux, eux-mêmes formés des sucs de la terre et d'atomes de soleil ?

La connaissance de notre ambiance vitale s'appelle **écologie** (du grec oikos, demeure), science du milieu propre aux diverses espèces. Or, cette écologie, beaucoup en ignorent même le nom ; presque tous agissent comme si, bonne tout au plus pour les plantes et animaux, l'humanité pouvait s'en moquer.

Réfléchissez : c'est grâce à une faible couche terrestre que non seulement nous mangeons, mais que nous pouvons nous vêtir, nous loger, nous chauffer... Le simple bon sens commanderait de la ménager avec respect, car elle n'est pas inépuisable.

D'autant plus qu'une épée de Damoclès menace nos têtes. Déjà à l'étroit sur le globe, il est possible, probable même — des statistiques très sérieuses nous en avertissent — que d'ici trente-cinq ans, la population globale aura des chances d'avoir doublé. Or, depuis longtemps, mais bien davantage ces dernières années où notre puissance destructrice a pris une force explosive, nous avons dangereusement amenuisé notre capital.

Jetons un regard panoramique sur la situation qu'il faut considérer à l'échelle mondiale.

LA TERRE.

Nos gaspillages ont rendu inutilisables une forte proportion de territoires. A la Conférence de Genève de l'O.N.U., les spécialistes soviétiques Gérosimov et Fédorov ont établi que l'on peut évaluer à 700 millions d'hectares les surfaces terrestres érodées d'une manière irrécupérable. La France en est à 5 millions. Une des causes principales est le **déboisement.** L'incendie en est un facteur. Dans le seul mois d'août 1969, 11.300 hectares ont été ravagés rien qu'en Provence. Mais il y a surtout les besoins humains sans cesse accrus. Il y a une douzaine d'années, l'Homme faisait périr par an un milliard quatre de mètres cubes d'arbres, dévastation que les forestiers, malgré tout leur zèle, sont loin de pouvoir reconstituer. On ne peut passer devant un kiosque surchargé de publications, la plupart d'une niaiserie rare, sans s'attendrir sur les victimes des bois que cela représente. Or, une forêt n'est pas qu'une addition d'arbres. Elle est un tout biologique comprenant ses sources, ses mousses, ses oiseaux, ses bêtes, ses insectes. Seules nos forêt purifient l'atmosphère surchargée d'acide carbonique ; seules elles régularisent les pluies qui, imbibant peu à peu le sol, viennent alimenter les nappes phréatiques. Elles disparues, ce sont des trombes dévastatrices qui arrachent au sol arable son humus nourricier et menacent même les villes, comme dernièrement Florence.

Toujours vraie la parole de Chateaubriand : « Les forêts précèdent les peuples, les déserts les suivent. »

Et l'on ignore trop combien la disparition d'un seul élément, animal ou végétal, peut avoir de répercussions. Un simple emprunt d'apparence anodine à l'édifice de la Nature peut rompre dangereusement son équilibre biologique. Toute modification, la simple disparition d'une espèce animale ou végétale peut amener des réactions en chaîne dangereuses.

L'AIR.

Il est notre aliment capital par l'apport d'Oxygène et d'Ozone. On ne boirait pas de l'eau sale, mais nous respirons — du moins dans les villes — de l'air sale. La multiplication des usines, les échappements de gaz des moteurs remplissent l'air de suies, d'acide carbonique, d'oxyde de carbonne, de bioxyde de soufre, lequel se transforme en acide sulfurique qui ronge jusqu'aux monuments et statues. Même dans les campagnes on n'est plus assuré de l'air pur d'autrefois. Les retombées atomiques consécutives aux expériences funestes de bombes imbibent tout de radiations indésirables. Ajoutez — nous l'avons dit — la disparition des forêts et de leur chlorophylle purificatrice.

L'EAU.

L'eau, qui forme les deux tiers de nos humeurs, où la trouver pure ? Les rivières, dont on admirait jadis les eaux vives, sont devenues des égouts, polluées par nos déchets, le déversement des usines, la multiplication des détergents. Les poissons crèvent par centaines de mille. Or, les besoins d'eau d'une population doublent tous les quinze ans ; que sera-ce quand la population elle-même aura doublé ?

Restent la Mer et les Océans. Il est à croire que leur connaissance approfondie permettant une meilleure exploitation pourrait rendre des services autrement appréciables que l'astronautique. Mais ce n'est pas sans une certaine appréhension que l'on se demande comment l'Homme, destructeur numéro un, le plus catastrophique des êtres, traitera ces nouvelles conquêtes. Déjà la mer reçoit la plupart de nos déchets. On s'imagine que son pouvoir d'absorption est illimité. Il ne l'est pas. Voici que beaucoup d'algues, des prairies entières de Posidonies, refusent de survivre sur nos rivages. Les poissons en faisant leur nourriture ou la demeure de leur frai ont disparu. En surface, c'est le mazout ; en profondeur, nos toxiques.

Voilà un triste bilan. Et je n'ai parlé que des dégâts matériels. La nocivité spirituelle n'est pas moins grande. Sera-t-elle habitable, une terre où se rétrécit à rythme accéléré la verdure qui fait notre joie, une terre où il n'y aurait plus que des « printemps silencieux », sans fleurs, sans papillons, où l'Homme ne serait plus qu'un roi de désert enlaidi de béton ?

Je m'excuse de propos aussi alarmistes ; il faut voir les faits non comme on les souhaite, mais dans leur crue réalité. Ne pratiquons pas la politique attribuée — bien faussement — à l'autruche. Il faut que l'opinion se rende compte sans tarder que notre milieu vital, traité depuis longtemps sans pitié, court un danger mortel accru depuis que l'Homme, avec ses moyens de destruction multipliés depuis ces dernières années, est devenu une puissance cosmique. Il faut réaliser que cette omnipotence d'apprenti sorcier a rendu délirant l'**Homo** d'abord **faber,** puis **sapiens,** évoluant maintenant vers l'**Homo furiosus,** comme le qualifiait le professeur Géo Beltrami.

Mon S.O.S. n'est que le faible écho de voix autrement autorisées que la mienne. Les responsables susceptibles d'apporter le remède auront à lutter contre des technocrates intéressés, contre des Sociétés financières puissantes qui ne voient que profit immédiat et dont la devise pourrait être : « Après nous le Déluge ! » (1).

L'Etat commence à prêter l'oreille avec bienveillance aux avertissements. Souhaitons qu'il n'y ait pas plus de promesses verbales et de bonnes intentions, plus de projets (nous en sommes inondés) que de réalisations concrètes efficaces dans l'aménagement du territoire.

Notez bien qu'il ne s'agit pas d'arrêter l'essor de la civilisation, qui a ses excellents côtés, mais de la discipliner sous le contrôle de biologistes et d'écologistes compétents.

Le Vital doit primer l'Economique.

J. POUCEL.

---

(1) Le Parc National de la Vanoise est de création récente et devrait être intouchable. Mais voici que déjà, annonce la Fédération de Protection de la Nature, sous la pression sans doute de Sociétés puissantes, nos dirigeants auraient donné le feu vert à l'amputation de 2.500 hectares pour une superstation de **ski.**

A consulter : Jean Dorst, **Avant que Nature meure** ; Delachaux-Niestlé, 1965, **Colloque Ecologique** et Aménagement du Territoire, 21 mars 1969 ; Centre Universitaire Marseille Luminy - Fairfeld Osborn, **La Planète au pillage** ; Payot 1949, Rachel Carson, **Printemps silencieux** ; Roger Heim, **Destruction et Protection de la Nature,** Coll. Armand Colin, 1952 ; Raymond Cartier, **L'Homme et la Terre,** Match 406, 19-1-57 ; excellent numéro spécial du Courrier de l'U.N.E.S.C.O., janvier 1969, **Notre planète devient-elle inhabitable ?** ; Semaine Provence, n° 464, du 21 au 28 novembre 1969.

OISANS

La pluie d'orage frappe les tôles du refuge à 30 centimètres sur ma tête et m'empêche de dormir, malgré la légère fatigue du petit 4.000 de ce matin de juillet à Ailefroide.

Mais c'est l'année qui me défrise...

Suis-je en 1939 à découvrir l'Oisans, à savourer mes premiers Ecrins en chaussures à clous et chaussettes dégoulinantes ?

Hélas ! Je suis en 1969. Ce n'est pas un premier 4.000, mais bien largement le trentième ; le vibram a remplacé les clous, et, si les chaussettes sont toujours aussi mouillées, les corps allongés près de moi ne sont plus ceux des copains du bahut...

J'ai accompagné, ce matin, une bonne équipe au Dôme des Ecrins. C'était, sauf pour Claude, leur première course un peu sérieuse, leur premier 4.000 et, par comparaison avec les cordées amorphes, ficelées tels des saucissons, trop souvent rencontrées, je pouvais apprécier un certain style, une aisance que donne, je crois, l'habitude de courir et d'escalader en toute saison dans les calanques.

Et ces souvenirs de balades réveillent en moi d'autres regrets, d'autres ballades...

BALLADE DES REFUGES DU TEMPS JADIS

Où est Cézanne, un des plus vieux
Qui gîtait chez Mme Carle ?
Mais sur son pré, non dans son pieu.
Mais où est le vieux Charlemagne ?

Avant ma mie, le vieux Tuckett
Avait abrité Zwingelstein
Qui nous quitta au pic d'Olan.
Mais où sont les neiges d'antan ?

Lemercier : poste d'équipage
Cire aux goulots, couvrantes froides
Telles suaires à Copenhague.
Et le Sélé qu'une avanlanche
Ecrasa un jour de printemps.
Mais où sont les neiges d'antan ?

Où est Milou ? Où est Caron ? (1)
La barque s'en va par le fond.
Escrit 20 places ; on était 100.
Mais où sont les neiges d'antan ?

Me sont les Ecrins moins faciles
La neige est mauvaise en cet an.
Ou bien mes guibolles vacillent ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

Yves AZEMAS.

---

(1) Milou Cortial, ancien gardien, est toujours guide en Oisans. Le nouveau gardien et le nouveau Caron sont très sympathiques. Mais est-ce trop demander pour la salle de séjour qu'un dessin ou qu'un mot de Samivel prenne la place des classiques : « Pliez vos couvertures », « Extinction des feux et des voix », etc. qu'on pourrait reléguer dans un coin de dortoir. Merci d'avance.

●

FAITES ADHERER VOS AMIS, ils profiteront des nombreux avantages offerts par le C.A.F., ils vous en seront reconnaissants, et AVEC EUX, NOUS POURRONS MIEUX FAIRE.

C	**SKI DE MONTAGNE** **Aiguille Large de Marinet (2.855 m.)**	04 - 1

EPOQUE :

Janvier à avril.

NIVEAU TECHNIQUE :

Peu difficile.

ACCES :

De Saint-Paul-sur-Ubaye, remonter la vallée de l'Ubaye par la D. 25 jusqu'à Maljasset (la route n'est pas toujours dégagée).

GITE :

Refuge de Maljasset (C.A.F.), gardé en saison ou clef sur place.

MONTEE

Altitude de départ : 1.903 mètres.
Altitude du sommet : 2.855 mètres.
Dénivellation : 952 mètres.
Temps de montée : 3 h 30.
Orientation : variée.

De Maljasset, monter vers l'Eglise de Maurin et prendre à droite le chemin de la carrière. Remonter le Vallon de Mary en se tenant d'abord à quelque distance du torrent. On passe devant une première cabane. A la deuxième cabane (alt. 2.371 m), traverser le torrent et monter vers la droite. Suivre le Béal de Marinet jusqu'au lac coté 2.532 mètres. Là, monter dans les pentes à droite et suivre vers le N.-W. un large vallon, qui mène au pied des pentes S.-W. de l'Aiguille Large. Accéder au sommet à skis ou à pieds, suivant l'enneignement, en évitant par la gauche quelques petites barres rocheuses.

DESCENTE

Par le même itinéraire.

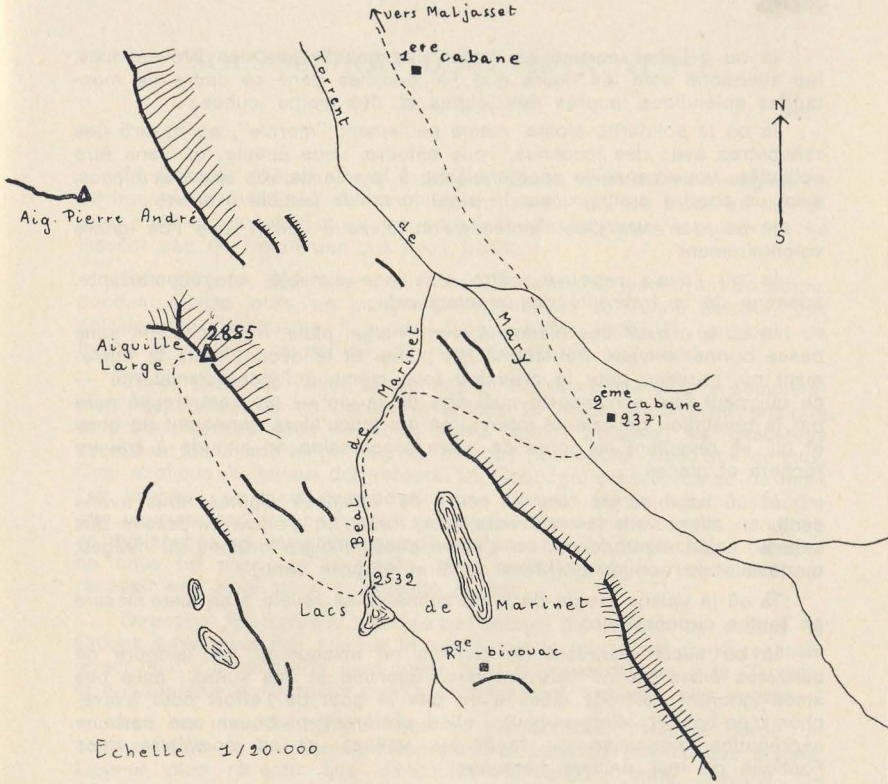
REMARQUES :

Au sommet, attention aux corniches dominant la face N.-E. ! Belle vue sur le Massif de Chambeyron, les Pointes de Mary et l'Aiguille Pierre André.

CARTES (Michelin 77, pli 19) :

Aiguille de Chambeyron numéro 1.

Fiche établie en novembre 1969 par J. BIJU-DUVAL.



ALTITUDE 3000

De passage dans ce massif majestueux, j'avais décidé de monter à pied (car à la rigueur il y a l'hélicoptère), toute seule, sans camarade, de mon allure lente et régulière jusqu'au nouveau refuge des Ecrins (3.170 m). A ma première visite, en 1935, il s'appelait Refuge Caron et il était en bois.

Oh ! Ces heures passées là-haut, au-dessus de 3.000, dans ce nouvel abri, bâti en dur, avec sa grande salle à manger moderne, où flambe du bois dans une cheminée rustique, ses dortoirs où de simples matelas permettent un sommeil réparateur, son sous-sol où se trouvent miroirs, lavabos, eau courante, etc... qui nous font oublier leur absence dans le précédent refuge ;

là où l'on trouve le naturel, la simplicité, l'abolition des inégalités factices, dans des conversations avec des voisins de table, inconnus le matin, comme si l'on retrouvait de fidèles amis ; et ceci que l'on soit du premier ou du troisième âge ;

là ou à l'aller comme au retour, les gentillesses, les prévenances, les attentions sont les fleurs que j'ai cueillies dans ce cadre de montagnes splendides, auprès des jeunes et des moins jeunes ;

là où la solidarité alpine, même seulement "morale", au hasard des rencontres avec des inconnus, vous entoure, vous épaule, et, sans être sollicitée, vous conseille spontanément, à la vue de vos cheveux blancs, avec un sourire gracieux, sur la piste la moins pénible à suivre ;

là ou je n'étais plus l'isolée qu'on laisse à l'écart, que l'on ignore volontairement ;

là où j'avais retrouvé cette ambiance aimable et réconfortante, apanage de la fraternité des montagnards ;

là où le travail des éléments, vent, neige, pluie, froid, chaleur, sans cesse burine, creuse, transforme les pistes et le décor ; mais là également où, parvenu pour la première fois, même à l'état d'immaturité — ce qui peut être à n'importe quel âge de la vie — on s'est trouvé mûri par la révélation de valeurs intérieures qui jusqu'alors dormaient en nous et qui se réveillent au cours de notre progression en altitude à travers rochers et glaces ;

là où combien de fois au cours de vacances alpines nous avons senti, en allant vers les sommets, que, lorsqu'on s'élève au-dessus des vallées, l'élan étant donné, on s'élève aussi, malgré brumes ou nuages, au-dessus de soi-même (Mens sana in corpore sano) ;

là où la valeur exacte de la personnalité se révèle à sa juste mesure en toutes circonstances ;

là où aucun paravent de civilités ne masquerait les laideurs de certaines âmes qui ne cultivent que l'égoïsme et ses suites ; mais ces âmes ignorent l'altitude, elles n'ont pas le goût de l'effort pour s'arracher d'en-bas et aller en-haut ; elles préfèrent pratiquer une certaine ségrégation moqueuse au fond des vallées, et se complaire dans l'optique de leur univers personnel.

De la terrasse du refuge, je regarde vers la Barre des Ecrins.

Aujourd'hui elle se cache derrière des écharpes d'un camaïeu grisaille, laissant voir seulement à sa base sur les pentes glaciaires, les traces des alpinistes qui tentèrent en vain, ce jour-là, l'ascension des 4.000 mètres.

Grisailles du ciel ! Grisailles de la vie !

Mélancolique je songe : « Peut-être est-ce ma dernière visite en ces lieux ? ».

Qu'importe ! Puisqu'au cours de cette ascension que j'avais voulu effectuer pour tester ma personnalité actuelle et connaître exactement si le troisième âge égale implicitement "nullité" (comme on le proclame inconsidérément, en catimini... ou à tous les échos) j'avais ce jour-là constaté, dans mon cœur rajeuni, avec un calme contentement, que tout en étant arrivée au soir de ma vie, il y avait encore en moi la joie juvénile, le courage d'entreprendre, la volonté tenace de l'effort, même modéré, une vision nette et exacte de jugement sur les valeurs personnelles qui s'épanouissent sans affectation ni recherche, sans fraude, en toute vérité, au milieu de cette belle nature, incomparable éducatrice qui enseigne à vouloir et entraîne à pouvoir.

M.-A. G.

SOUS-SECTION D'AIX-EN-PROVENCE

La Bérarde, l'Oisans, ces noms évocateurs émoustillent l'imagination de nos jeunes amis qui n'avaient encore jamais mis les pieds en montagne, mais ils ravivent aussi les souvenirs des anciens, lesquels ne se lassent pas de fréquenter ces lieux bénis.

Des garçons, des filles, des jeunes et de moins jeunes ont constitué, pendant quinze jours, un groupe homogène par sa bonne humeur, son entrain, son dynamisme. Il y avait bien sûr des forts, il y en avait de moins forts, les uns servant de chef de cordée aux autres.

En ce début de juillet, la montagne ne s'étant pas encore complètement dépouillée de sa parure hivernale, la neige encombrait couloirs et arêtes. Jamais nous ne nous étions autant trempés, les descentes se faisant dans une neige pourrie, et nous pataugions jusqu'aux genoux. Ceci explique la lenteur des retours. Le Coolidge, simple course de mise "en jambes", ne nous demanda-t-il pas plus de temps pour descendre que pour monter ? Le bon soleil si agréable transformait tous les couloirs en avalanches se déclenchant sous nos pas. Le col de la Casse Déserte ne nous fut pas plus favorable, mais nous étions en condition pour recevoir nos amis Henri et Isabelle Agresti.

Direction le Soreiller. Lorsqu'au détour du sentier se dresse la Dibona émergeant des nuages, le choc que je reçois est toujours aussi direct qu'il y a vingt ans. L'an passé nous y fûmes et c'est à la Centrale et à l'Orientale du Soreiller que nous dirigeâmes nos pas avec succès.

Las, le mauvais temps nous fit redescendre, mais je garde un souvenir ému de la riche floraison dont se paraît le chemin des Etages. Etais-je plus réceptif que d'habitude ? Mystère ; mais j'oubliai ma déception.

Le soleil nous réveilla le lendemain et nous accompagna à la Pilatte. Le cadre est trop connu pour que j'en parle, mais en quittant nos calcaires méditerranéens que nous aimons bien, comment rester insensible.

Séracs et crevasses permirent une école d'escalade fructueuse pour nos varappeurs, mais trop courte. Le mur de glace, qui du glacier du Says monte vers le Gioberney fut à une autre échelle. Fort judicieusement, Agesti l'avait garni de nombreuses broches et la caravane passa.

Comment quitter la Pilatte sans aller aux Bans ? Quelques-uns firent un détour à la pointe de la Pilatte, et si, à la descente quelques jambes s'égarèrent dans un "pot", c'est qu'il fallait bien s'assurer que nous étions sur un glacier.

La Pointe des Aigles clôtura le stage. La Meije, plâtrée de neige, n'était pas pour nous cette année.

Qu'importe, nous reviendrons.

H. MORERE.

N. B. — Nous regrettons que les membres de la sous-section ne nous fassent pas connaître la liste de leurs courses. Nous aimerions la faire figurer sur le livre d'or.